

Gilbert Yonnet, 93 ans, se souvient...

"Les Couleurs du Temps"... Chemin de La Longée... Saint-Savinien-sur-Charente.

Nous voilà rendus au nouvel établissement pour personnes âgées. C'est une maison de retraite spacieuse, calme et tranquille. Ce vendredi 22 février 2013, Gilbert Yonnet nous reçoit dans sa chambre. Le soleil s'invite à travers la grande baie vitrée. Des revues, des journaux, des papiers s'éparpillent sur les sièges.



La conversation est tout à fait libre.

Sans mystère, Gilbert Yonnet dit aussitôt :

« Je suis né le 25 mai 1920 à Coulonge, exactement aux Garlopeaux. Mon grand-père était maire de Coulonge et s'appelait Célestin Garlopeaud. À l'époque, c'était une commune autonome, pas encore associée. »

Après de petites plaisanteries échangées sur les âges, notre hôte s'adresse à Colette Thon :

« Madame Thon, en lisant votre généalogie parue dans le bulletin, (Monographie de Jacques Hocqueteau, bulletin n°69 de janvier 2012), j'ai remarqué que vous aviez des liens de parenté avec les Lafon, les Vinet, Mlles Deschanel, les Doray, les Courboulet. Mon père était ami avec Edmond Courboulet, et il avait une vigne, qu'il tenait de son père, dans les Gilardières, et Courboulet aussi. Ils se voyaient donc là-bas, mon père et Courboulet, beau-frère de votre grand-père — Fernand Simon, dit le père La Bourole (pépé Fernand, bulletin n°61 de janvier 2008) —, y avaient donc leur vigne. »

Et l'école ?

« L'école était à la mairie. J'y suis allé de 1926 à 1932. Au départ, on avait construit pour faire une mairie et puis cela a été une école. Mon père allait déjà à l'école à cet endroit. Elle a été construite à l'emplacement des dépendances de l'hôtel des Voyageurs, tenu par M. Hérault et les successeurs Boutier. M. Hérault était parent avec les Verneuil. Le directeur que j'ai eu ici, c'était monsieur Chaigneau ; après, il est devenu inspecteur. En même temps,

il nous avait enrôlés dans La Patriote : des petits gymnastes à l'âge de dix et douze ans. Ce n'est pas lui qui nous faisait faire de la gymnastique, c'était le chef de gare qui s'appelait Soullignac — que je n'ai retrouvé nulle part. Il avait son fils René qui a passé son certificat d'études, en 1932, avec moi, et je ne l'ai jamais retrouvé non plus. Lors des résultats, le 13 juin, étant bien placé, j'ai eu droit à un livret de Caisse d'épargne et à un dictionnaire Larousse. J'ai fait de la gymnastique de bonne heure et après j'ai suivi, durant les années 1938 et 1939, à La Patriote, la préparation militaire dirigée par l'adjudant Raymond, qui dépendait de Saintes et résidait à Saint-Savinien ; il encadrait aussi le basket pour les filles. Et après, vers mes vingt ans, j'ai appris à nager avec La Patriote encore où j'ai connu trois maîtres nageurs ; deux d'entre eux s'appelaient Lutard et Vigneau, je ne sais plus pour le troisième. Cela avait lieu dans le sas de l'écluse (ancien canal à l'époque) ; ce n'était pas très propre. Le maître nageur nous guidait avec une perche et une corde. »

Du sport, bravo ! et de la musique ?

« Je n'ai pas fait de musique. Il y avait une société qui marchait bien, avec Henry Ménard. Lorsqu'il est mort (1934), mon frère, comme représentant de l'école, portait le coussin exposant les médailles et les décorations. »

Lors de la dernière guerre, la prairie de Montallet fut empruntée par les avions à différentes reprises. Pierre Clouzeau a déjà rapporté un souvenir d'enfance de mai 1940 (Départ pour l'Angleterre, bulletin n°68 de juillet 2011).

Gilbert Yonnet raconte les événements qui s'ensuivent...



Monument aux morts du Douhet, village natal d'Henri Mullon

« C'était en 1944. On a vu arriver, dans la prairie de Montallet, deux avions de chasse anglais dont l'un avait des difficultés. Les deux avions se sont posés. C'étaient des avions en bois et en toile et celui qui était en panne s'est cassé. Les deux pilotes ont voulu repartir ensemble avec l'avion encore en état. »

Mais les Allemands qui surveillaient du haut du clocher les ont aperçus et ils sont accourus dans la prairie de Montallet. J'ai pu atteindre un endroit plus élevé et j'ai vu un avion qui brûlait ; les Allemands avaient dû mettre le feu aux deux appareils. Les aviateurs anglais n'ont pas pu repartir et ont été cachés par des habitants de Coulonge.

Ce jour-là, des gens requis travaillaient dans la prairie pour mettre des troncs d'arbres et faire des travaux dans le but d'empêcher les avions d'y atterrir. En voyant arriver les Allemands, ces gens se sont couchés. Les Allemands ont tiré dessus et l'un d'eux fut mortellement blessé. C'était un dénommé Henri Mullon — et son épouse avait un passage à niveau, je crois —, qui était le grand-père de Jean-Pierre Mullon, conseiller municipal. »

Madame Monique Élie, au Douhet, fille d'Henri Mullon, a aimablement confirmé que son père requis pour du terrassement s'est trouvé victime des tirs des Allemands affolés et a reçu une balle dans la tête. Il n'est pas mort tout de suite, mais chez lui au Poupet, dans la nuit, à 1 h 30, le 30 avril 1944.

« Vous savez, à cette époque, on habitait à la campagne. On couchait sur un sac de jute, la tête en l'air. Et des avions passaient au-dessus de ma

tête. Je suis monté au bout du Mung pour regarder où ils allaient et je les ai vus atterrir à la prairie de Montallet. »

« Il faudrait mieux connaître l'histoire de Saint-Savinien en 1940. En mai et juin, il y avait six à sept mille habitants : en stationnement, plusieurs compagnies d'un régiment de chasseurs alpins et puis l'aéronavale de Rochefort dans la prairie de Montallet ; ces militaires fauchaient l'herbe et entretenaient la prairie pour des mouvements d'avions. De nombreux réfugiés venaient du nord, de l'est et de Paris ; en mai, il y avait des voitures partout dans Saint-Savinien. J'ai vu aussi, sur le quai du Port, un détachement de l'armée belge et ces soldats étaient coiffés d'un calot avec un petit pompon, et aussi des déserteurs de l'armée française qui arrivaient sur des vélos volés. »

Que pouvez-vous dire des frairies de votre enfance ?

« Les frairies ou assemblées, sur le champ de foire, étaient très importantes. Il faudrait tout un article pour parler des frairies. Elles se tenaient le troisième week-end en mai et en septembre. Il y avait de nombreux manèges, chevaux de bois, chenille, montagnes russes, pousse-pousse... Plus tard, les autos tamponneuses. On voyait diverses baraques, confiseries, tir à la carabine, jeux de hasard, d'adresse ou de force, loteries, palais des glaces, harangueurs divers, stand de boxe mettant en valeur un bel athlète noir, bizarreries à voir comme des animaux ou des grosses femmes... Et aussi beaucoup de friandises... Et surtout, il y avait un grand bal sous "tivoli", mais les enfants n'y entraient pas. Au début, les manèges étaient entraînés par des bourriquots. Pour la musique, c'était un système de carton qui se pliait et, en se déroulant, faisait jouer l'air à la machine. »

Là, Gilbert Yonnet nous décrit l'orgue de foire, le limonaire plus imposant que l'orgue de Barbarie. La musique était inscrite sous forme de trous perforés dans une bande de carton pliée en accordéon ; l'appareil lisait cette bande qui déclenchait le passage de l'air dans les tuyaux de l'orgue ; chaque bande correspondait à une musique populaire. L'instrument était entièrement mécanique et fonctionnait à l'aide d'une manivelle.

« Notre famille habitait sur la commune du Mung depuis 1713. Cela veut dire que pour venir aux frairies ou aux foires, nous avons une bonne distance à faire à pied. Il fallait une demi-heure et nous avons une grande habitude de beaucoup marcher. »

Il lui sera plus difficile d'aborder le sujet des rues du bourg avec leurs artisans et leurs commerçants. De son aveu, Gilbert Yonnet se rendait peu à Saint-Savinien.

« J'ai beaucoup traversé la Charente parce que j'avais mon grand-père du côté Saint-Savinien et mon père du côté du Mung, aux Abelins. Cet endroit abritait de nombreux métayers et petits propriétaires qui ne bougeaient pas et je fais partie de ceux-là. Je suis parent avec les Manguis, les Oui. Avec messieurs René Oui et Henri Cavaud, j'ai eu pas mal de renseignements sur toutes ces choses du passé. La grand-mère de René Oui était une Yonnet. »

« Dans le pays, tout a bien fonctionné entre 1880 et 1914... »

À propos de la pêche...

« J'étais un pêcheur amateur. Nous passions toutes nos journées dans les prés et c'était le soir que l'on prenait les pibales avec la trouille à la lumière du fanal. Bien sûr, qu'il y en avait beaucoup. Pour les grosses anguilles, c'étaient les professionnels qui les pêchaient. Sur les dix-huit chaînes — tendues par les pêcheurs aux engins, professionnels — dans le bourg en

travers de la Charente, je crois qu'il en reste encore une au niveau du premier ponton à la sortie en aval du bourg. »

de l'ancienne mairie...

« À l'ancienne mairie, rue du Centre, le garde-champêtre servait de concierge. Et après la guerre, c'était un mutilé qui n'avait qu'une jambe. »

« L'électricité est venue de bonne heure ici, certainement dans les années 1920, le 110, bien sûr ! ; par contre, le 220 a été mis bien plus tard.

En 1926-1927, on avait la TSF à l'école, mais dans les maisons, ce fut bien après aussi. »

de la place Bonnet...

« Maintenant, on parle de la place Bonnet (devant la halle) en disant qu'il a été maire. Non, c'est une erreur. Certains racontent des choses inexactes. Ces Bonnet sont venus ici et se sont mariés avec les Bouzianne, en lien avec le "Bonnet colonel", maison Bonnet, "maison de l'an X", rue du Centre. »

Il y avait une prison.

« J'ai connu la prison, le violon comme on disait, où l'on mettait les ivrognes. Elle était sur le quai du Port (au numéro 16). Juste là, se trouvait la grande salle de gymnastique de La Patriote équipée de tous les agrès. Les pompiers avaient leur première pompe près du violon. »

Gilbert Yonnet cherche dans ses papiers.

« Je me souviens de la navigation en 1930. C'étaient des gabarres automoteur. À la descente, on voyait des tonneaux, des barriques, du bois, et à la montée, on apercevait surtout du charbon en briquettes. Durant les temps d'inondation, on installait de grands triangles sur de hauts poteaux pour indiquer les rives de la Charente afin d'éviter que des bateaux n'en sortent et s'échouent. La dernière gabarre automotrice s'appelait "La Renaissance". Les gabarres remorquées avaient pour nom "Carnot", "Mirambeau", "Magenta", et les vapeurs remorqueurs, "Le Cognac" et "Le Verdun". »

Le terrain de football.

« Dans un article sur La Patriote (Bulletin n° 68, de juillet 2011), à propos du terrain de football, certains faits méritent d'être précisés. En 1939-1940, on avait établi un camp à l'angle des routes de Bords et d'Archingeay. Y ont été construits baraquements, allées et W.-C. (très important, insiste-t-il). Cet espace faisait environ un hectare et demi ou peut-être même deux. Seules, deux baraques et demie ont été montées et il a été dit que l'on y mettrait les prisonniers allemands. Personne ne s'en souvient. Finalement, hélas ! des Français ont été prisonniers... mais ailleurs. Ce sont ces constructions dont les matériaux ont servi à réaliser le premier bâtiment du terrain de football. »

En février 1913, les Ponts et Chaussées répondent favorablement à la municipalité de Saint-Savinien pour la plantation de peupliers, allée des Soupirs — ancien quai aux pierres. La demande avait été faite au mois de novembre précédent.

« Il y avait aussi des platanes à l'allée des Soupirs — quarante-quatre, je crois —, et certains d'entre eux ont été coupés à la fin de la guerre vers 1945-1946 pour le chauffage des écoles et ils ont été replantés après. »

Merci à Gilbert Yonnet de sa gentillesse.

Propos de Gilbert Yonnet

Recueillis par Gérard Trélon et Colette Thon